

Charles VI

Sa folie, ses médecins, ses traitements et le Religieux de Saint-Denis *

par Idelette de BURES **

Le règne de Charles VI (1368-1422) est l'un des plus longs de notre passé. Sacré à l'âge de douze ans, le roi perd la raison à vingt-quatre et ne meurt que trente ans plus tard.

Il a paru intéressant de retrouver cette folie dans le récit d'un contemporain du roi, son historiographe officiel : Michel Pintouin, longtemps désigné sous le nom de Religieux de Saint-Denis.

La chronique, écrite en latin, a fait l'objet en 1842 d'une traduction française en vis-à-vis, récemment rééditée et précédée d'une remarquable préface de Bernard Guénée. La chronique couvre la période de 1388 à 1422. Parmi les événements retracés, nous suivons, année après année, la maladie du roi : premiers troubles, rechutes, chronicité désolante en dépit des rémissions, perplexité des médecins et fidélité inébranlable du peuple à son roi fou. Guénée écrit : "Que saurions-nous sans lui (le Religieux) de la folie du roi ?".

Le Religieux de Saint-Denis

Il n'est que juste de l'évoquer. Notre guide se laisse apercevoir entre les lignes. Croyant sincère, le Religieux n'est ni un mystique, ni un bigot crédule. Il respecte le merveilleux sans le rechercher. Volontiers pompeux et moralisateur, c'est un narrateur scrupuleux, ne mettant pas en cause l'ordre établi. Pour Pintouin, le roi, représentant de Dieu sur terre, est un personnage sacré. Mais le Religieux accepte mal la fougue du jeune roi et sa grande sensualité. Pudibond et "coincé", notre Religieux trouve dans les débordements sexuels de Charles l'origine de sa maladie.

Pintouin n'apprécie pas les Anglais. Lors d'un séjour à Londres, en 1382, il a vu la foule jouer, dans les rues, à pousser du pied (on ne disait pas encore football), la tête fraîchement décollée de l'Archevêque de Cantorbéry. Il s'est empressé de regagner Saint-Denis.

* Comité de lecture du 24 avril 1999 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** "Les sœurs Noires", 2 rue de la Prison, 62770 Vieil-Hesdin

Somme toute, après tant de siècles, le Religieux apparaît comme un vieux garçon érudit, attaché à sa vie régulière et active dans sa puissante abbaye où il assume de hautes responsabilités. Sans doute issu du peuple, il en retrace souvent les souffrances au cours des années maudites qu'il relate : guerre civile, invasion anglaise, etc.

La jeunesse de Charles VI

Charles V s'éteint en 1380, veuf de sa cousine germaine, Isabelle de Bourbon, qui avait souffert de troubles dépressifs. De leurs neuf enfants, survivent deux fils promis à un destin tragique : Charles le roi fou né en 1368 et Louis, duc d'Orléans, né en 1371, assassiné en 1407 sur ordre de leur cousin germain: Jean-sans-Peur, Duc de Bourgogne.

Charles est un enfant remuant, instable, imaginaire, peu enclin à l'étude, mais chaleureux et avide d'affection. Ses valeurs sont celles de la Chevalerie patronnée par Saint Georges. Plus tard, dans certains accès de folie, Charles prétendra parfois s'appeler Georges. Son héros vivant est le Connétable de Clisson, colosse borgne et riche, qui combat à la hache à la tête de ses Bretons.

Le mariage de Charles VI

De fait, chef de famille royale, Philippe-le-Hardi, Duc de Bourgogne et frère de Charles V, s'inquiète du caractère de son neveu. Le mariage arrangera-t-il les choses ? Le duc organise l'union de Charles avec une Wittelsbach, venue de Bavière : Isabelle (Elisabeth) que ses sujets appelleront Isabeau.

L'entrevue a lieu à Amiens sous prétexte d'honorer le crâne de Saint Jean-Baptiste. La jeune fille est une brune piquante, mal habillée et ignorant le français. Elle plaît au roi qui hâte la cérémonie. Celle-ci a lieu le 17 juillet 1385 dans la cathédrale, après examen de la fiancée par les matrones.

Isabeau a quatorze ans et Charles dix-sept ans. Le premier emballement sensuel passé, Charles ne sera jamais un mari fidèle.

Isabeau mettra au monde douze enfants dont le futur Charles VII et la belle Catherine, reine d'Angleterre, puis, par son second mari, ancêtre de la dynastie Tudor.

Charles VI a vingt ans

Le Religieux nous dépeint le roi en 1388, alors qu'il vient de secouer la tutelle de ses oncles. Charles est un bel homme, robuste, aux traits réguliers, tel que nous pouvons le voir sur "le beau pilier" de la cathédrale d'Amiens. Excellent cavalier, le roi est un chasseur infatigable, très adroit à la paume, à l'arc, au javelot. Il peut ensuite danser jusqu'à l'aube. C'est un insomniaque.

Chacun reconnaît l'affabilité du roi. Charles va au devant des gens, s'entretient avec simplicité, retient leurs noms et s'intéresse à la suite donnée aux requêtes qui lui sont présentées. Il a bonne mémoire. Il est aimé de tous, sa générosité est sans borne.

Viennent les ombres au tableau. Le Religieux critique vivement "les appétits charnels auxquels il [le roi] se livrait contrairement aux devoirs du mariage". Mais s'empresse d'ajouter qu'il ne fut "jamais un objet de scandale, usant de violences ou portant le déshonneur dans les familles".

Enfin, à peine moins grave aux yeux de Pintouin, Charles répugne à s'habiller en roi : long manteau et robe à traîne. Même après son sacre (il a douze ans), Charles pré-

fère “se déguiser en Bohème ou en Allemand”, c’est-à-dire porter des vêtements courts et commodes lui permettant la pratique des exercices physiques qu’il aime tant

Le Religieux évoque déjà “la maladie étrange et incurable qui priva le roi de raison et couvrit son esprit de ténèbres... Revenu à lui, il n’agissait qu’avec l’avis de son Conseil”. Ceci en dit long sur l’état mental du roi pendant ses rémissions.

Le peuple déteste le Duc d’Orléans, frère du roi, intelligent, cultivé, brillant orateur, mais fastueux et cupide. On le juge arrogant, envieux et débauché. Il est même soupçonné de sorcellerie, comme sa femme, la belle Valentine de Milan.

Charles reconnaît la supériorité intellectuelle de Louis qu’il comble de dons en terres et argent. Dans son for intérieur ne partage-t-il pas l’opinion de ceux qui pensent que le Duc d’Orléans souhaite sa mort ?

La maladie du roi

A Amiens, en mars 1392, après une période de surmenage et de déceptions politiques, Charles tombe malade pour la première fois de sa vie. Il souffre de “chaud mal”. A la fin du XIXe siècle, Auguste Brachet, diagnostiquera chez lui une “typhoïde convulsive”.

La convalescence est longue. Le roi ne regagne Paris qu’en juin. Quelques jours plus tard, son cher Clisson est grièvement blessé, la nuit, dans un guet-apens. Le coupable est Pierre de Craon que Charles décide d’aller châtier en Bretagne où il s’est réfugié près de son Duc. Comme beaucoup, le Religieux juge l’expédition déraisonnable et inutilement coûteuse.

La crise du Mans

Chargé, sans doute, d’accompagner le porte-oriflamme, le Religieux est présent au Mans.

Dès les premiers jours d’août, Charles a inquiété son entourage “par des propos insensés et des gestes indignes de la majesté royale” (nous ne saurons pas lesquels).

Le 5 août 1392, refusant d’admettre qu’il n’est pas bien, le roi sort de la ville à la tête de la troupe, armé de pied en cap, chevauchant dans la chaleur et la poussière, peut-être abondamment désaltéré avant de monter en selle.

“A la hauteur de la léproserie, dit Pintouin, surgit un misérable en haillons qui fait peur au roi”. Pendant plus d’une demi-heure, cet homme harcèle le roi, le suivant en criant : “Ne va pas plus loin, noble roi, on te trahit”.

Un nouvel incident achève d’égarer l’esprit de Charles. Près de lui, un cavalier laisse tomber sa lance qui heurte un casque. Saisi de fureur (nous dirions de panique) au bruit du fer, le roi tire son épée, abat le maladroit et lance son cheval de côté et d’autre en hurlant : “On veut me livrer à mes ennemis”. Il tue quatre hommes avant que son arme se brise.

Le Religieux tait ce que dira Froissart : “Epée en main, le roi charge son frère et le poursuit”. Le Duc de Bourgogne hurle ; “Fuyez, beau neveu, Monseigneur veut vous occire”.

Enfin maîtrisé et attaché à un chariot, le roi est ramené au Mans.

Nul ne semble s'être soucié du "misérable". Qui était-il ? Un fou ? Un lépreux ? Un agent provocateur ? En 1906 Ernest Dupré évoquera une hallucination collective (?)

Pendant trois jours, le roi reste prostré, froid, inconscient. A peine le cœur bat-il. Les médecins jugent qu'il ne survivra pas. Dès la nouvelle répandue, l'émotion est immense. Le pays tout entier prie pour la guérison du Roi. Celui-ci reprend conscience, demande pardon, se confesse, communie et promet des pèlerinages.

Se référant à Hippocrate, les médecins diagnostiquent "un épanchement de bile noire échauffée". Bien des gens parlent de maléfices, voire d'empoisonnement.

Lentement Charles se remet et passe sa convalescence à Creil où il est examiné par un vieux et réputé médecin : Guillaume de Harcigny, formé aux médecines arabe et hébraïque. Ses prescriptions sont sages : vie calme, reprise prudente des activités. Pour Harcigny, "le roi tient trop de la moiteur de sa mère".

Enfin rentré à Paris, Charles semble guéri et supporte parfaitement, quoi qu'on ait pu dire ensuite, la tragédie du Bal des Ardents, charivari au cours duquel, en janvier 1393, il a failli être brûlé vif.

Les rechutes : symptomatologie des troubles

La première rechute survient à Abbeville en juin 1393. Le Religieux consacre tout un chapitre à "la maladie du roi", telle que le malheureux la traînera sous forme d'accès, pendant les trente années qui lui restent à vivre.

Pintouin parle "d'extravagances indignes de la majesté royale". Il souligne "l'affaiblissement des facultés du roi" et les "épaisses ténèbres qui lui couvrent l'esprit".

Le roi reconnaît toujours ses serviteurs et sait leurs noms, mais "oublie jusqu'aux choses que la nature aurait dû lui rappeler".

Le Religieux nous fait le tableau de ce que nous appellerions une dépersonnalisation avec négation d'identité. Le Roi soutient qu'il ne se nomme pas Charles, mais Georges. Il n'est pas marié. Il n'a pas d'enfants. Il n'est pas Roi de France. Avec rage, il gratte ses armoiries ou celles de la reine lorsqu'il les voit sur la vaisselle d'or, les meubles ou les vitraux. Il détruit les présents offerts par son frère.

Charles ne reconnaît plus Isabeau. Il la repousse en disant à ses gens : "Quelle est cette femme dont la vue m'obsède ? Voyez si elle a besoin de quelque chose et délivrez-moi de son importunité".

Par contre, le roi recherche, de façon excessive, la compagnie de la femme de son frère, Valentine. Il l'appelle "sa sœur bien-aimée". Soupçonnée de sortilèges, elle doit quitter Paris.

Le comportement du roi est souvent gravement perturbé. Charles s'agite pendant des jours. "Sans aucun souci de sa dignité, il danse de façon burlesque et obscène". Il s'épuise à courir dans son palais de l'Hôtel Saint-Pol, dont on a fait murer les fenêtres.

Parfois, au contraire, le roi est accablé de tristesse. Il déclare souffrir "comme s'il était percé de mille pointes". Il donne l'ordre qu'on lui retire son couteau et ceux de son entourage. Il supplie, un jour, "ceux qui pourraient être complices, de le faire mourir plutôt que de le tourmenter plus longtemps".

En 1405, le roi traverse pendant cinq mois, une crise d'opposition farouche avec incurie. Il refuse de changer de linge, de se baigner, de se laisser raser, de manger et de dormir à des heures régulières. Le Religieux précise : "La crasse produite par la sueur avait fait venir des pustules sur plusieurs parties du corps. Il était rongé de vermine et de poux qui auraient fini par pénétrer dans les chairs".

L'opinion s'émeut. L'Université de Paris, Gerson en tête, s'adresse solennellement à la famille "pour que l'on s'occupe avec plus de zèle de la santé du Roi, même malgré lui". Finalement, "un habile médecin" conseille que des serviteurs profitent de la tombée de la nuit pour se saisir du roi par surprise et faire sa toilette.

Très attaché à son roi, le peuple le soupçonne d'être maltraité. Si les Archives conservent encore les Comptes de la Maison du roi où sont notées les dépenses, on ne peut écarter la possibilité que certains aient profité de la situation pour enfler les factures. Le bruit en court dans Paris.

Les médecins de Charles VI

Ils furent nombreux : archiâtres personnels du roi ou de sa famille, médecins chrétiens ou juifs appelés en consultation. Au siècle dernier, Auguste Chéreau a retrouvé, dans les Archives, les noms de soixante-quatorze d'entre eux.

Ces "physiciens" issus d'Ecoles illustres, sont des gens importants souvent pourvus d'un canonicat donc prébendés. Ils disposent, en général, d'une belle fortune, bien gérée.

Notre Religieux parle toujours avec considération "des disciples d'Hippocrate et de Galien". Comme lui, ce sont des hommes en robe longue, connaissant le grec et parlant le latin.

En 1392, Ernest Wickersheimer a établi un dictionnaire des médecins français au Moyen-Age où nous retrouvons certains médecins ayant soigné Charles VI. Rappelons au moins Guillaume de Harcigny, appelé à Creil après la première crise du Roi. Il reçut 1.000 couronnes d'or pour sa consultation. Des chevaux sont mis à sa disposition afin qu'il puisse, en cas de besoin, rejoindre rapidement le souverain. Avançant son grand âge, Harcigny préfère rester à Laon où il s'est retiré. Il meurt d'ailleurs en juillet 1393.

Regnault Fréron avait été l'ami et le premier physicien de Charles V. Il vient au Mans au chevet du roi et touche 100 francs d'or. Sa quittance est aux Archives.

Mais, en 1393, le roi rechute et prend Fréron en grippe. Il le chasse de Paris, lui laissant cependant tous ses biens ; "ce qui - dit le Religieux - le rendait plus riche qu'aucun des médecins des règnes précédents".

Prudemment, Fréron se réfugie à Cambrai, mais vient à Paris, aux séances de la Faculté.

Les doctrines médicales

Les physiciens de Charles VI se réclament, le plus souvent, d'Hippocrate de Cos et de la théorie des humeurs. Celles-ci, on le sait, sont au nombre de quatre : sang, phlegme ou pituite, bile jaune et bile noire ou atrabile. La santé est le résultat de l'équilibre, ou crase, de ces humeurs. La maladie provient de la dyscrasie ou déséquilibre des humeurs.

Les troubles mentaux sont dus à un échauffement de la bile noire qui passe dans le sang. Le point de départ de la maladie varie suivant les conceptions : le diaphragme,

d'où la frénésie (phrenitis), ou ses voisins, les hypochondres, d'où l'hypochondrie. En définitive, le siège de la maladie est bien le cerveau, la bile échauffée ayant envahi les ventricules et attaqué les méninges.

Il n'est pas douteux que notre Religieux ait connu les médecins du roi et, par eux, l'état du malade. Présent au Mans, il a dû les y rencontrer. Sa description du roi traversant, après la crise, et pendant plusieurs jours, un épisode de confusion stuporeuse et de collapsus est celle d'un clinicien.

Mais les médecins médiévaux s'intéressent davantage aux théories qu'aux faits. La maladie est reliée par eux à des causes purement hypothétiques.

Aussi, peut-on supposer que le Religieux a trouvé d'autres informateurs pour relater ce qui "personnalise" la maladie du roi: propos délirants, troubles du comportement, ont pu lui être rapportés par les familiers du roi, par ses serviteurs, ceux qui l'approchaient chaque jour et dont il acceptait la présence. (On sait la richesse des observations que recueillent nos infirmiers).

Pintouin ne cite guère de noms. Il parle "d'habiles médecins", "de savants médecins". Prudence, secret, discrétion sur ses sources. Le Religieux a-t-il été le confident de ses amis médecins, déroutés par cette maladie où ils perdaient leur latin.

Quoi qu'il en soit, toujours le Religieux se range du côté des médecins. Pour lui, le roi n'est qu'un malade parmi d'autres. Il n'est ni ensorcelé, ni empoisonné. Il le dit clairement : "Je suis loin de partager l'opinion vulgaire au sujet des sortilèges, opinion répandue par les sots, les nécromanciens et les gens superstitieux. Les médecins et les théologiens s'accordent à dire que les maléfices n'ont aucune puissance et que la maladie du Roi provenait de ses excès de jeunesse".

Les thérapeutiques

La conduite à tenir à l'égard du roi fou a souvent, sans doute, découlé du simple bon sens, autant que des préceptes de Caelius Aurélien : douceur vigilante, écoute bienveillante, contention limitée, mesures discrètes de prudence et de prévention.

Une bonne hygiène est recommandée ainsi que des distractions appropriées: jeux, exercices physiques, vie calme et réglée, etc.

La chirurgie fut-elle utilisée ? On peut rappeler les saignées destinées à purger le sang, et l'intervention d'un "excellent médecin", Dupré, venu de Lyon qui fit une "purgation de la tête". Peut-être s'agissait-il d'une incision du cuir chevelu destinée à rechercher la pierre ou "grain" responsable de la folie.

Nous n'avons guère de précisions sur les médicaments administrés au roi, souvent sans doute, des sédatifs végétaux dont le spécifique éllébore. La crainte d'être soupçonnés d'empoisonnement devait hanter médecins et apothicaires.

Il est ainsi impossible de dire si les traitements ont ou non favorisé la quasi disparition des épisodes aigus vers 1412. Des effets secondaires ont-ils joué un rôle dans la passivité du roi, sa suggestibilité, alors qu'il n'y avait pas de disparition de l'affectivité et des fonctions intellectuelles, s'agit-il d'un "tassement" spontané, venu avec le temps ?

Les guérisseurs et sorciers

Ils furent consultés, faute de résultats probants de la médecine officielle.

En 1393, après la rechute d'Abbeville, est appelé de Guyenne Arnaud Guillaume, sorcier magicien se disant capable de guérir le roi d'un seul mot. Il tire sa science des astres et surtout d'un livre "Smagorad", remis par un ange à Adam, cent ans après la mort d'Abel.

En 1397, se présentent deux soi-disant Frères Augustins. Pierre et Lancelot. Logés et nourris aux frais du roi, dans le Château de la Bastille, bien payés, ils promettent une guérison rapide du malade si des perles en poudre sont mélangées à ses aliments. Les médecins jugent le procédé inoffensif. Il est inefficace.

La rechute survient, accompagnée d'angoisses intenses. Les faux moines conseillent alors de jeter en prison, outre le concierge et deux valets, Merlin Joly, le barbier du roi qui aurait agi par contact. D'ailleurs, on l'aurait vu la nuit, rôder au pied des gibets. Les malheureux en sont quittes pour la peur. Revenu à la raison au bout de quelques semaines, le roi constate leur absence et les fait libérer.

Finalement, par leur arrogance et leurs propos imprudents, les deux aventuriers qui mènent d'ailleurs une vie de débauche, se sont mis tout le monde à dos. Arrêtés et questionnés ils avouent être idolâtres et invocateurs de démons. Dégradés en place publique, ils sont décapités et leurs corps en morceaux exposés aux portes de la ville.

Des guérisseurs néanmoins surgissent de partout. Avant d'être appliqués au roi, de curieux procédés sont tentés, tel celui que préconisent près de Dijon les sorciers Poinsoit et Briquet. Douze hommes, de plus ou moins bonne volonté, sont, dans un bois, enchaînés à des colonnes de fer soutenant un cercle du même métal. Les incantations (destinées à les libérer ?) n'ayant eu aucun résultat, les imposteurs, comme le leur avait promis le bailli, sont brûlés vifs, non sans avoir objecté que les signes de croix, faits par les participants effrayés, avaient empêché le succès.

Le recours à la miséricorde de Dieu

Au cours des longues années où se succèdent améliorations et rechutes, alternent processions d'actions de grâce et prières publiques.

Des particuliers, voire une troupe de jeunes garçons vierges, se rendent au pied du Mont Saint-Michel. Le roi, lui-même, avec ses médecins, ira au Mont en 1394. En 1395, une fille lui naîtra, prénommée Michelle. Une autre, Mairie, est, dès sa naissance, donnée au Seigneur dans un couvent.

La vénération des reliques est tentée, ainsi que des prières aux Saints guérisseurs des forcenés. On ne sait plus auquel se vouer.

En 1399, des moines de Cîteaux apportent à Paris un suaire qu'ils "prétendent", dit notre Religieux, avoir appartenu à NSJC. Beaucoup d'aliénés auraient été guéris par son contact.

Sans résultats durables, le roi prie pendant neuf jours devant ce suaire que les moines transfèrent ensuite chez les Bernardins. Sceptique (ou mécontent de la concurrence), le Religieux affirme n'avoir pu rencontrer aucun témoin oculaire des miracles qui se seraient alors produits. Les moines rentrent, enfin, dans leur pays "avec beaucoup d'argent".

Quoiqu'on fasse, le roi ne guérit pas. Des mesures purificatoires sont prises : punition renforcée des blasphèmes, interdiction de la prostitution et des jeux de hasard. La reine fait expulser les Juifs qui se réfugient chez le Pape à Avignon.

Dans sa belle biographie de Charles VI, Françoise Autran expose parfaitement que le peuple voit dans la folie du roi la punition divine de la dissolution des mœurs et du luxe inouï qui règne à la cour, en insulte à la misère des pauvres gens. La souffrance rapproche le roi de son peuple. L'affection et le respect de celui-ci ne lui feront jamais défaut.

Devant la répétition des accès de démence, il faut se rendre à l'évidence. Quoique présent et vivant, le roi est incapable de régner normalement. Sacré, il est irremplaçable. Il ne peut être question d'abdication. La situation ne s'était jamais produite.

Si les chroniqueurs ne signalent pas d'expertises, au sens où nous l'entendons, il n'est pas douteux que des avis médicaux ont été recueillis quant à l'avenir prévisible de la santé du roi.

Pour la prise du pouvoir, s'affrontent alors, on le sait, la Maison de Bourgogne et celle d'Orléans, puis d'Armagnac. La France, ensanglantée par la guerre civile, est envahie par les Anglais. Comme elle le peut, la reine Isabeau louvoie. Sans doute le peuple lui aurait-il pardonné son incapacité à tenir tête aux vents mauvais des guerres, mais sa conduite privée perd sa réputation. Dépensière et sensuelle, elle est méprisée par ses sujets. Le Religieux parle souvent de la Reine avec une componction déferente proche de l'ironie compte tenu du contexte. Le Roi maltraite sa femme et la poursuit en hurlant dans les couloirs murés de l'Hôtel Saint-Pol.

Cependant, pendant longtemps, le couple royal a entretenu des relations intimes. En 1407, la Reine accouche de son douzième enfant: un fils mort-né. Le futur Charles VII est né en 1403. Il faudra l'intervention divine par la bouche de Jeanne d'Arc, pour, dit-on, rassurer le Dauphin sur ses véritables origines.

L'évolution de la maladie

La maladie du roi évolue pendant trente ans sous forme d'accès alternant avec des rémissions. Consciencieusement, le Religieux a relevé quarante-deux rechutes. Parfois l'entourage, ou le Roi lui-même, pressentent l'arrivée de la crise. Parfois, il n'y a aucun prodrome. Il n'existe ni rythme, ni fréquence ou durée prévisibles.

La symptomatologie décrite plus haut est, semble-t-il, celle des premières années de la maladie. Par la suite, le Religieux, résigné, ne fournit plus les détails sur les troubles. Le Roi est dit "empêché", "absent", "atteint de sa maladie habituelle". Il est probable qu'à partir de 1412, les troubles ont été moins prononcés.

Lors des rémissions, le Roi accomplit, tant bien que mal, les gestes de son office : présider le Conseil, paraître en public, siéger sur son trône, voire même accompagner l'armée, mais il est clair qu'on peut, souvent, lui faire signer ce que l'on veut. Le Roi en est conscient. Il pense à son pauvre peuple "robbé et massacré". Il se soucie des soins donnés à ses enfants.

Des événements tragiques se déroulent. Dans la nuit du 23 novembre 1407, Louis d'Orléans est assassiné sur ordre de Jean-sans-Peur, Duc de Bourgogne. Le Roi pardonne bien vite aux meurtriers. Il reverra, dit-il, son frère au Jour du Jugement.

1415 : Défaite d'Azincourt, le Roi y perd une partie de sa chevalerie de langue d'oïl et deux cousins germains. Son chagrin sincère ne dure que quelques semaines.

1419 : Jean-sans-Peur est assassiné à son tour par les Partisans du nouveau Dauphin.

1420 : Traité de Troyes où, contre toute légalité, la couronne de France doit passer au Roi d'Angleterre, après la mort de Charles VI.

Qu'a pu ressentir le roi ? Détachement, indifférence, méconnaissance de la situation ou, peut-être, certitude confuse que, quoi qu'il arrive, la France survivra.

Peut-on oser dire que, durant les dernières années de son existence, Charles, sans être heureux, est enfin apaisé. Tenu à l'écart des responsabilités, il mène une vie tranquille, entouré de ses chiens et des gens simples avec lesquels il se sent à l'aise : ses valets, ses serviteurs, Cerise et Robinet. Avec eux, il chasse, joue aux cartes et aux échecs.

Remplaçant Isabeau qu'il brutalisait, une jeune fille vit aux côtés du Roi. Douce, pieuse, intelligente, jolie, calme et réservée, elle tient sa place avec dignité. Le peuple la respecte et la surnomme "la petite reine".

Le 21 octobre 1422, quelques semaines seulement après son gendre, Henri V d'Angleterre qui devait lui succéder, Charles VI meurt après une courte maladie. L'autopsie ne trouve aucune lésion organique. Depuis quelque temps, le Roi présentait un œdème des membres inférieurs.

Diagnostics et conclusions

Suivant souvent les conceptions psychiatriques en vigueur de leur temps, de nombreux médecins se sont prononcés sur la folie de Charles VI.

En 1896, l'ouvrage capital d'Auguste Brachet, a fait autorité, comme le travail critique d'Ernest Dupré, 1910.

Sans écarter la possibilité d'un processus discordant atypique, le diagnostic le plus souvent posé est celui de psychose maniaco-dépressive. En 1986, Cottin et Ruellan ont utilisé le DSM III pour mieux apprécier les troubles du roi.

Certaines remarques peuvent, en outre, être faites :

- Nous ne disposons, en fait, d'aucun témoignage médical direct.
- Nous ignorons, en grande partie, les traitements appliqués et leur influence, bonne ou mauvaise, sur la santé du roi. Certains ont même soupçonné un empoisonnement criminel.
- Il n'apparaît pas que les contemporains du roi aient perçu dans ses propos délirants autre chose que des bizarreries surprenantes ou inconvenantes. Dans cette époque, pourtant portée au symbolique, la signification des idées pathologiques leur a-t-elle totalement échappé ? Le savoir théorique hérité des Anciens, et la punition chrétienne des péchés de la chair, ont-ils servi d'alibis, rationalisant ce qui ébranlait médecins et religieux dans l'incompréhensible maladie du roi ? A côté des études cliniques, il a été tenté ici, de replacer cette folie dans son siècle, telle qu'elle a pu être observée par les contemporains du roi et singulièrement le Religieux de Saint-Denis dont on ne peut que recommander la lecture.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Le RELIGIEUX DE SAINT-DENIS : “*Chronique du règne de Charles VI*” de 1380 à 1422. Publiée en latin et traduite par M. Bellaguet - 1842 (6 volumes). Rééditée en 1994 avec introduction de Bernard Guénéé. Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- AUTRAN Françoise. - “*Charles VI*”, Fayard 1986.
- BRACHET Auguste. - “*Pathologie mentale des rois de France, Louis XI et ses ascendants*” (dont Charles VI) - 2e édition - Paris Hachette 1903.
- CHÉREAU Auguste. - “De la maladie de Charles VI et des médecins qui ont soigné ce prince” - *L’Union Médicale*, feuilleton février 1862 et suivants.
- COTTIN et RUELLAN. - “Charles VI. Le Mans et le D.S.M III” - *Congrès de Psychiatrie*. Le Mans, juin 1986, Masson.
- DODU Gaston. - “La folie de Charles VI” *Revue historique TCL* 1925.
- DUPRÉ Ernest. - “La folie de Charles VI, roi de France”. *Revue des Mondes*, 15 décembre 1910.
- SALTEL. - “La folie du roi Charles VI”, *Thèse, Toulouse, 1907* (63 pages).

INTERVENTION : Jacques CHAZAUD.

Je remercie Mme de Bures pour sa belle conférence. Elle me rappelle qu’il y a trois ans un de mes fils, historien, m’avait fait lire Françoise Autran pour que je “porte” un diagnostic rétrospectif !... Mission impossible, compte tenu de la provenance des sources. Mais je me suis pris au jeu.

On peut admettre que Charles ait été un enfant rétif, capricieux, impulsif, jaloux ; puis un dauphin débauché (ce dernier point n’ayant rien d’exceptionnel).

Je pense, comme Mme de Bures, que la maladie semble avoir commencé par une *maladie fébrile* grave et débilitante avec délire confuso-hallucinatoire. L’ensemble du tableau évoque effectivement la typhoïde. Mal soigné, mal remis, le roi retourne battre la campagne (au sens propre). C’est alors que se succèdent l’épisode mystérieux de la “frayeur” et surtout, alors qu’un écuyer laisse tomber ses armes avec fracas, le déclin d’une fureur paroxystique “aveugle”, au cours de laquelle le Roi - qu’on aura beaucoup de mal à maîtriser - estoque son entourage, qu’il ne reconnaît pas, et pas seulement son frère. Remis, il exprime des remords adaptés.

Par la suite, vont alterner des périodes normales, où il gouvernera de façon sensée (la “détérioration” intellectuelle ne s’installera que progressivement), et des crises, au cours desquelles il devra être enfermé. Celles-ci consistent en *fureurs homicides* (mettant la Reine en danger) et en épisodes où coexistent *accès d’angoisse*, dépersonnalisation, troubles de l’identité, *abattement avec tendances suicidaires*. Je n’ai retrouvé aucun signe de discordance ni de délire systématisé durable. Les facilités du recours à l’hérédité ont souvent fait supposer que Charles était atteint de P.M.D. Mais, pour commettre l’irréparable (tout en soulignant ma réserve), je suggère que les troubles du Roi (en considérant attentivement leur nature, organisation, évolution et en ne pouvant entrer ici dans le détail) présentent un étonnant isomorphisme avec la description de *certaines épilepsies psychiques* faite par Marchand et Ajuriaguerra dans leur gros *Traité*, comme avec celles faites dans ses *Etudes* par H. Ey.

A suivre cette hypothèse (des plus aléatoires), je poserai alors la question : faut-il parler de la “folie” ou des *troubles neurologiques* (à expression psychique) de Charles VI ? ...